

En résumé, le posthumanisme est un mouvement philosophique qui joue avec l'idée de « postanthropocentrisme » (c'est-à-dire une vision du monde selon laquelle l'humain ou l'humanité n'occupe plus la place centrale). C'est en ce sens que le posthumanisme s'est imposé comme un nouveau paradigme théorique dans une grande partie des sciences humaines et sociales. Cependant, il existe aussi ce que l'on pourrait appeler un posthumanisme « populaire », qui circule à travers les images, l'actualité, la science et les technologies spéculatives, des scénarios soit dystopiques soit techno-euphoriques, mêlant souvent délibérément faits scientifiques et science-fiction.

Globalement, le posthumanisme, comme tout « -isme », se comporte comme un discours social (dans le sens foucauldien). Tout ce que le posthumanisme dit, directement ou indirectement, sur la « figure » centrale autour de laquelle il se construit, c'est-à-dire le « posthumain » (ou le « plus-qu'humain », le « transhumain », mais aussi, par association, le non-humain et l'inhumain) constitue l'objet de connaissance contesté de ce discours. Ce « savoir » (scientifique, technique, interprétatif, mythologique...) circule dans des textes (au sens large du terme : écrits, visuels, informationnels, matériels...), des pratiques (culturelles, scientifiques, nouveaux médias...), est organisé en genres (comme la science-fiction, les magazines scientifiques populaires, les documentaires, les documents politiques...) et est soutenu et légitimé par des institutions (laboratoires scientifiques, universités, groupes de réflexion...).

Comme tout discours social, le posthumanisme est la somme de ses propres luttes de pouvoir, incluant les subjectivités et identités qu'il propose. En ce sens, il encourage ses interlocuteurs à s'engager dans les scénarios et les choix (généralement futurs) qu'il établit. Le discours posthumaniste a la particularité de diffuser principalement des aspects technoculturels contemporains, même s'il renvoie également à des discours antérieurs (notamment l'humanisme) et interagit avec d'autres discours coexistants (comme le féminisme, l'environnementalisme, le capitalisme...). Et comme pour tout discours, il n'existe pas d'accord sur la signification réelle de son signifiant à la fois constitutif et finalement indéterminable (ou « transcendantal »), le « posthumain ». Tout comme le discours humaniste ne parviendra jamais à définir clairement ce qu'est ou était réellement l'humain – car il est fondamentalement dans son intérêt de préserver son « ouverture » ou son « caractère évolutif » essentiel et sa « nature » indéterminée – le posthumanisme considère son signifiant transcendantal et son trope central mais contesté, le posthumain, comme la meilleure ou la pire chose qui puisse arriver à l'humain, à l'humanité et à la tradition humaniste. Il n'y a donc pas de consensus sur la question de savoir si le posthumanisme est « inévitable », s'il est déjà une « réalité » ou s'il n'est qu'un fantasme de quelques technophiles ayant lu trop de science-fiction ; il n'y a pas d'accord sur la question de savoir s'il est « progressiste » politiquement, culturellement et socialement ou, au contraire, s'il représente réellement une étape « régressive » sous-tendue par le déterminisme technologique ; ou, en d'autres termes, s'il est porteur d'un changement technologique fondamental ou s'il n'est qu'une idéologie motivée par des intérêts technocapitalistes néolibéraux (ou, en fait, une combinaison de tous ces éléments).

Il existe également des points de vue divergents sur la question de savoir si le posthumanisme doit se concentrer sur la continuité ou la discontinuité avec les formations sociales antérieures. Le posthumanisme est-il une rupture ou la conséquence logique de la modernité, par exemple ? En raison de l'ambiguïté inhérente au préfixe « post » (qui fonctionne exactement comme dans l'analyse de Jean-François Lyotard sur le « postmodernisme » et le « postmoderne »), un simple détachement et dépassement de l'humanisme (ou de l'humain) est impossible. Le posthumanisme est plutôt mieux compris comme une « relecture » ou une déconstruction continue de l'humanisme, qui problématise une relation causale et temporelle directe entre humanisme et posthumanisme, entre l'humain et le

posthumain, ou entre l'humanité et la posthumanité. On ne sait pas non plus clairement si le « post » est censé signaler un dépassement éventuel de l'humain ou de l'humanisme. En d'autres termes : qui ou quoi est la « cible » principale du posthumanisme, l'humain (en tant que figure, représentant d'une espèce, forme d'agence géologique...) ou « son » humanisme (c'est-à-dire la manière discursive ou la « vision du monde » normative qui voit les humains comme partageant une « nature » universelle, et un statut ou une valeur exceptionnels...).

Il n'y a pas non plus de consensus sur la question de savoir si le posthumanisme (ou le processus de posthumanisation, c'est-à-dire de devenir post- ou autre qu'humain) peut réellement être considéré comme une description adéquate des changements sociaux, technologiques, écologiques, etc. fondamentaux actuels qui semblent être en cours. Les significations instables du posthumanisme qui le constituent en tant que discours théorique académique ont déjà considérablement changé depuis le début du débat autour du posthumain qui remonte principalement aux années 1980 et 1990 avant d'être repris plus largement à partir des années 2000. On pourrait en effet être tenté de parler de différentes phases ou vagues de posthumanisme : la phase initiale axée sur le potentiel subversif du cyborg, la prothèse et la question controversée de « l'augmentation » corporelle ; suivie par la phase coïncidant avec le « tournant cognitif », le processus accéléré de numérisation, l'avènement de la neuropolitique et le déploiement d'une intelligence artificielle de plus en plus autonome ; et peut-être sa phase actuelle, à savoir celle de la « biopolitique » généralisée, c'est-à-dire la phase proprement « postanthropocentrique » attribuée aux aspects cosmologiques, néo-matérialistes et écologiques, ou, en d'autres termes, le passage à l'« enchevêtrement » entre humain et non-humain sous un régime biotechnologique. Cette dernière phase peut également être considérée comme le contexte dans lequel les nouveaux matérialismes féministes sont sans doute devenus le « courant » le plus influent du posthumanisme.

Dans ce bref aperçu du système de coordonnées du posthumanisme et de la cartographie du discours posthumaniste, un certain nombre de positions thématiques plus ou moins distinctes deviennent perceptibles. Celles-ci concernent la pertinence continue de la « théorie » dans la forme d'un engagement critique avec ses versions précédemment dominantes comme le poststructuralisme, la déconstruction ou le postmodernisme; le retour à la question de la technologie, sans accord sur la mesure dans laquelle le développement techn(olog)ique et l'humanisation doivent être vus comme coterminaux, co-impliqués ou « co-évolutionnaires » ; l'exigence d'une politique posthumaine ou posthumaniste, sans consensus sur la nécessité ou même la nature de son orientation vers l'avenir ; l'idée d'un tournant « postanthropocentrique » ou « inhumain », sans aucun accord sur le rôle futur que pourrait jouer l'humain dans cette nouvelle vision du monde émergente et dans la compréhension de soi de l'humain ; et enfin, le rappel du rôle ambigu que l'humanisme a joué dans le processus de posthumanisation, sans consensus sur son « héritage » comme sa notion de liberté individuelle et son lien avec la démocratie libérale et d'autres valeurs « occidentales » fondamentales.

Le posthumanisme est inévitablement à la fois une continuation et une radicalisation de l'humanisme. Comme à l'instar du postmodernisme, le posthumanisme se comprend mieux comme une critique, non pas de la modernité en tant que telle (comme ce fut le cas pour le postmodernisme), mais de l'humanisme et de son concept d'humanité. De fait, le programme théorique et les analyses critiques que la question du posthumain et du posthumanisme contribuent à mettre en œuvre pourraient fondamentalement être compris comme sous-tendus par une nouvelle esthétique, à savoir celle d'une « réécriture de l'humanité » radicale (par analogie avec l'exigence de Lyotard pour le postmoderne de « réécrire la modernité »).

Les enjeux réels que soulève le posthumanisme sont donc difficiles à ignorer, à nier ou à surpasser. Les questions qu'il soulève sont incontournables car elles concernent la survie de l'espèce humaine

et de la vie sur cette planète. Ce que nous appelons un posthumanisme « critique » fait signe à la nécessité d'un « imaginaire radical » en quête d'alternatives aux humanismes traditionnels ou anticipés (comme le « transhumanisme »). Une politique posthumaniste digne de ce nom doit s'écarter de tout consensus préétabli sur ce que signifie aujourd'hui être humain (ou inhumain). Au contraire, ce qui a été considéré jusqu'ici comme l'humanité est précisément ce qui doit être réexaminé au regard de ses schémas d'exclusion et d'inclusion existants et de l'idée d'exceptionnalisme humain sur laquelle il repose traditionnellement, sans toutefois négliger la responsabilité historique et les formes spécifiques d'action dont les humains sont capables. Et c'est précisément là que le lien entre posthumanisme et postanthropocentrisme redevient le plus évident. La reconnaissance mondiale progressive de l'existence d'un changement climatique irréversible et de ses conséquences écologiques sur l'ensemble de l'espèce humaine (malgré le fait que seule une minorité d'humains pourrait en être historiquement responsable) exige de nouvelles façons de penser sociales, politiques, éthiques et écologiques, et essentielles à la survie non seulement de l'espèce humaine, mais aussi – et c'est la responsabilité particulière qui nous incombe, nous les humains – à celle des autres espèces, des écosystèmes et de la vie en tant que telle. Cela exige une façon de penser qui tienne compte de l'ampleur et de la complexité des défis actuels (épuisement des ressources naturelles, croissance démographique, creusement des écarts entre riches et pauvres, réchauffement climatique, automatisation, virtualisation et intelligence artificielle autonome, effondrement des civilisations et prolifération des formes traditionnelles et nouvelles de conflits et de violences militaires).